»ENTRE LE DIFFICILE ET LE POSSIBLE«

George Chastelain, panégyriste de la paix de Péronne

Si la littérature bourguignonne doit une bonne part de son éclat à la célébration des »très nobles fais d'armes«¹, cette fascination pour la grandeur chevaleresque va néanmoins de pair, chez les auteurs les plus notoires, avec leur profonde aspiration au »bien de paix«. Outre l'aversion qu'ils éprouvent pour les horreurs de la guerre et leur attachement indéfectible à l'idéal de bien public, cette veine pacificatrice s'inscrit dans la droite ligne de l'intense réflexion sur les vertus du gouvernant qui s'épanouit, au tournant des XIV^e et XV^e siècles, sous l'égide des princes de la maison de France. Des »dictez vertueulx« d'Eustache Deschamps au »Livre de la paix« de Christine de Pizan, du »Songe du vieil pelerin« de Philippe de Mézières au »Quadrilogue invectif« de »maistre« Alain Chartier, la pacification de ses territoires figure au premier rang des devoirs assignés au Roi Très Chrétien, à qui sont exposées, de la manière la plus concrète, les réformes nécessaires au bien-être de ses sujets².

Dès 1433, le Bourguignon Jean Régnier consacre une section entière de son »Livre de la Prison« à la détresse engendrée partout par la guerre et oppose à cette expérience douloureuse l'apologie des bienfaits qu'apporterait à tous la concorde retrouvée³. Lecteur attentif du »Lay de Paix« d'Alain Chartier, et peut-être du »Lay de Guerre« de Pierre de Nesson⁴, le bailli d'Auxerre excelle à son tour dans cet »exercice de virtuosité poétique«, où l'emploi de

¹ Jean Molinet, *Chroniques*, éd. Georges DOUTREPONT, Omer JODOGNE, Bruxelles 1935–1937 (Académie royale de Belgique. Classe des lettres et des sciences morales et politiques. Collection des anciens auteurs belges), vol. 1, p. 28.

² Pour une vue d'ensemble, voir notamment Jacques KRYNEN, *L'empire du roi. Idées et croyances politiques en France (XIII^e–XV^e siècle)*, Paris 1993, p. 156–183; Jean DEVAUX, Alain MARCHANDISSE (dir.), *Le Prince en son »miroir«*. Littérature et politique sous les premiers Valois, dans: *Le Moyen Âge 116* (2010) (sous presse).

³ Jean Régnier, *Les Fortunes et Adversitez*, éd. Eugénie DROZ, Paris 1923 (Société des anciens textes français), p. 55–77, v. 1457–2122. Voir de même Pierre CHAMPION, *Histoire poétique du quinzième siècle*, Paris 1923 (Bibliothèque du XV^e siècle, 27), vol. 1, p. 243–245.

⁴ Alain Chartier, *The Poetical Works*, éd. James C. LAIDLAW, Cambridge 1974, p. 410–420; Arthur PIAGET, Eugénie DROZ (éd.), *Pierre de Nesson et ses œuvres*, Paris 1925 (Documents artistiques du XV^e siècle, 2), p. 47–69.

l'anaphore et l'homophonie des rimes confèrent à l'éloge la force de l'incantation⁵:

Paix est de tous biens tresoriere,
 Paix est de joye la portiere,
 Paix est de doulceur grenetiere,
 Paix est de gracè aulmosniere
 Non usuriere,
 Paix est de plaisir chanceliere,
 Paix est de justice lumiere,
 Paix est d'amour la celeriere,
 Paix est pure, nectè et clere
 Comme verriere.
 Paix fait tyer la guerre arriere,
 Paix garde qu'on ne s'entrefiere,
 Paix est doulcè et non pas fiere,
 Paix n'a riens que bien n'y affiere
 Par grant maniere,
 Paix est une chose moult chiere,
 Paix fait faire tresbonne chiere,
 Paix a chascun est chamberiere,
 Paix a aucun n'est torsonniere
 Ne forsonniere⁶.

Deux ans plus tard, Michault Taillevent fait œuvre de propagande active en composant, à l'aube du congrès d'Arras, une moralité en faveur de la paix. Représentée sans doute par ce «joueur de farses» devant l'ensemble des plénipotentiaires, la pièce repose pour l'essentiel sur l'évocation des malheurs du petit peuple, incarné par la figure allégorique de *Povre commun*⁷.

C'est bien sûr avec le plus vif enthousiasme que les commentateurs du parti bourguignon saluent le pacte solennel scellé en la cité d'Arras le 21 septembre 1435. Olivier de La Marche y voit pour sa part «œuvre et matiere plus divine que naturelle»⁸, tandis que Jean Le Fèvre, le roi d'armes de

⁵ Gérard GROS, *Croisade contre les Boesmes, ou guerre et paix chez Jean Régnier*, dans: *Croisades et idée de croisade à la fin du Moyen Âge*, dans: *Cahiers de recherches médiévales* 1 (1996), p. 105–127, ici p. 108 et p. 114–115.

⁶ Jean Régnier, *Les Fortunes et Adversitez* (voir n. 3), p. 70, v. 1905–1924.

⁷ Michault Taillevent, *La Moralité d'Arras*, dans: Robert DESCHAUX, *Un poète bourguignon du XV^e siècle*, Michault Taillevent (édition et étude), Genève 1975 (*Publications romanes et françaises*, 132), p. 87–110. Pour plus de détails, voir Jean DEVAUX, *Arras, terre de concorde: fortune littéraire d'un thème pacifiste*, dans: Denis CLAUZEL, Charles GIRY-DELOISON, Christophe LEDUC (dir.), *Arras et la diplomatie européenne (XV^e–XVI^e siècles)*, Arras 1999, p. 183–204, en particulier p. 184–188.

⁸ Olivier de La Marche, *Mémoires*, éd. Henri BEAUNE, Jules D'ARBAUMONT, Paris 1883 (*Société de l'histoire de France*, 70), vol. 1, p. 203–241, ici p. 238. Voir de même l'hommage rendu par Martin Le Franc aux plénipotentiaires français et bourguignons. DEVAUX, *Arras, terre de concorde* (voir n. 7), p. 189–191.

la Toison d'or, souligne avec chaleur les effets bénéfiques de cette »très eueuse paix«⁹. S'il exalte pareillement l'œuvre pacificatrice accomplie sa vie durant par le »bon« duc Philippe, George Chastelain n'en déplore pas moins les tensions qui se firent jour entre France et Bourgogne à la fin des années 1450. Ses craintes de voir la guerre renaître de ses cendres justifient seules la virulence de son »Dit de Verité«, ainsi qu'il s'en explique dans les »Exposicions«, où il commente, strophe par strophe, la teneur de ce poème: bien loin de témoigner d'une quelconque hostilité, la vibrante apostrophe qu'il y adresse aux Français n'est destinée qu'à »tirer dehors le fons de leur cuer les racines mauuaises qui y croissent«¹⁰ et à préserver les relations amicales nouées désormais entre les deux États:

Car est paix la darniere expectation de felicité, c'est l'exultacion souveraine des angels, c'est le solas et consolacion des hommes, c'est le repos de la terre, la seule enuiee de Fortune et qui seule tient en estre et en vertu toute la construction de l'œuvre divine¹¹.

De même, les écrits de son disciple Jean Molinet sont traversés de bout en bout par un message de concorde. Des campagnes militaires du duc Charles le Téméraire aux révoltes urbaines qui troublèrent la régence de Maximilien d'Autriche, l'indiciaire fut confronté, vingt années durant, aux atrocités de l'univers des combats. Le regard de moraliste qu'il porte sur l'événement l'engage dès lors à reconnaître dans les affres de la guerre la lutte menée par la Providence contre les forces démoniaques qui tourmentent l'humanité. Marguerite d'Autriche, qui représenta, à dix ans d'intervalle, l'un des enjeux des traités d'Arras (1482) et de Senlis (1493), s'impose à lui comme l'incarnation de la divine miséricorde et est associée tantôt à la colombe de l'arche, tantôt à la sainte manne dont les Hébreux furent gratifiés au cœur du

⁹ Jean Le Fèvre, *Chronique*, éd. François MORAND, Paris 1881 (Société de l'histoire de France, 57), vol. 2, p. 305–366, ici p. 326. Voir Philippe CONTAMINE, *France et Bourgogne. L'historiographie du xv^e siècle et la paix d'Arras (1435)*, dans: CLAUZEL, GIRY-DELOISON, LEDUC (dir.), *Arras et la diplomatie européenne* (voir n. 7), p. 81–100, ici p. 90–93.

¹⁰ Georges Chastelain, *Les Exposicions sur Verité mal prise. Le Dit de Verité*, éd. Jean-Claude DELCLOS, Paris 2005 (Textes de la Renaissance, 90), p. 158. Voir Claude THIRY, *Stylistique et auto-critique: Georges Chastelain et l'Exposition sur Verité mal prise*, dans: Sergio CIGADA, Anna SLERCA (dir.), *Recherches sur la littérature du xv^e siècle*, Milan 1991 (Contributi del Centro studi sulla letteratura medio-francese e medio-inglese, 9; Scienze filologiche e letteratura, 46), p. 101–135.

¹¹ Chastelain, *Les Exposicions sur Verité mal prise* (voir n. 10), p. 188–189. Nous croyons reconnaître ici la figure allégorique de *Fortune*, que nous transcrivons donc avec la majuscule.

Sinaï¹². Jean Lemaire de Belges, qui succéda à Molinet dans ses fonctions d'indiciaire, célèbre du reste, en 1508, dans sa «Concorde du genre humain», l'action bienfaisante de cette habile médiatrice, qui venait alors de présider aux accords de Cambrai: bravant l'hostilité des puissances infernales, Marguerite, semblable à la Vierge Marie, a mis au monde ce «fruit de paix» tant attendu, assimilé, comme il se doit, à la venue du Sauveur¹³.

Il est néanmoins deux textes qui détonnent singulièrement au sein de cette production, où la propagande pacificatrice ne le cède en rien à l'enthousiasme du panégyriste. La conclusion de la célèbre paix de Péronne, datée du 14 octobre 1468, inspira en effet à George Chastelain une œuvre théâtrale et un traité théorique dont l'apparent pessimisme ne laissa pas d'interpeller les commentateurs. Déjà, le baron Kervyn de Lettenhove croyait bon de relever, dans la préface de son édition, la singulière ambivalence du «Livre de Paix», où l'auteur «se réjouit de ce rapprochement inattendu» entre le roi Louis XI et le duc Charles le Téméraire, «sans cacher toutefois les inquiétudes et les doutes qui agitent son esprit»¹⁴.

De même, Kenneth Urwin, dans la solide monographie qu'il consacra à la vie et à l'œuvre du «grand George», semble déconcerté par ce texte ambigu, partagé entre éloge et désillusion: «Chastelain a écrit ce livre pour célébrer la paix, mais partout il laisse percer ses doutes. [...] Notre auteur ne croit pas que ce soit une paix durable. [...] il a dû écrire ce traité en grande hâte dès qu'il eut les nouvelles, mais évidemment il ne s'y fiait pas trop. Il ajoute cependant: ›Or y est la paix: durer puist-elle longuement‹»¹⁵. Telle est pareillement l'opinion formulée en 2006 dans la précieuse édition critique de Tania Van Hemelryck, pour qui «l'originalité du ›Livre de Paix‹ réside dans la défiance manifestée par l'auteur bien que l'on vienne de signer la paix»¹⁶.

¹² Voir Jean DEVAUX, Jean Molinet, indiciaire bourguignon, Paris 1996 (Bibliothèque du xv^e siècle, 55), p. 475–591; ID., Arras, terre de concorde (voir n. 7), p. 191–192, 198–204; ID., Jehan Molinet, un moraliste au service du *bien de paix*, dans: Isabelle CLAUZEL (dir.), «Il n'est trésor au monde que de paix». Hommes, lieux et instruments de pacification de l'Antiquité à nos jours, Boulogne-sur-Mer 2007 (Cycle d'études en pays boulonnais, 2), p. 103–116.

¹³ Jean Lemaire de Belges, *La Concorde du genre humain*, éd. Pierre JODOGNE, Bruxelles 1964 (Académie royale de Belgique. Classe des lettres et des sciences morales et politiques. Collection des anciens auteurs belges, nouvelle série, 5), p. 51; voir Pierre JODOGNE, Jean Lemaire de Belges, écrivain franco-bourguignon, Bruxelles 1972 (Académie royale de Belgique. Mémoires de la classe des lettres, collection in-4°, 2^e série, 13/1), p. 312–319.

¹⁴ Georges Chastelain, *Œuvres*, éd. Joseph KERVYN DE LETTENHOVE, Bruxelles 1865, vol. 7, p. XVII–XVIII.

¹⁵ Kenneth URWIN, Georges Chastelain. *La vie, les œuvres*, Paris 1937, p. 78–79.

¹⁶ George Chastelain, *Le Livre de Paix*, éd. Tania VAN HEMELRYCK, Paris 2006 (Les Classiques français du Moyen Âge, 148), p. 52.

Kenneth Urwin croit déceler un même scepticisme dans la moralité de »La Paix de Péronne«, où George Chastelain commémore l'événement. Le dramaturge y met en scène le roi Louis et le duc Charles, qui réaffirment à tour de rôle leurs engagements respectifs. Ce n'est là toutefois, pour ce critique, qu'un échange de belles paroles, où »chacun de ces deux personnages, tout en se remerciant, laisse percer des soupçons sur la bonne foi de l'autre«¹⁷. Bien davantage, Claude Thiry s'applique, dans un long article, à mettre au jour les multiples »fausses notes« qui émaillent, à l'en croire, cet »hymne de gloire«. Contraint, de par son office de poète curial, de célébrer la paix conclue par son prince, Chastelain aurait truffé ce panégyrique de commande de restrictions et de formules ambivalentes propres à signifier au spectateur le profond pessimisme qui est désormais le sien: »pour lui, la fourberie et l'orgueil meurtri de Louis, l'arrogance, l'obstination et l'ambition de Charles rendent cette »paix« éminemment suspecte«¹⁸.

Nous avons pourtant peine à croire qu'un auteur d'une telle stature ait pu consentir à consacrer deux textes de cette importance à un accord qu'il croyait voué par avance à l'échec. L'on connaît tout d'abord la remarquable liberté dont Chastelain bénéficie à la fin de sa carrière: installé depuis 1455 dans la charge officielle de chroniqueur, élevé ensuite au rang de conseiller ducal, il vient alors d'être confirmé dans ses fonctions, et ce en dépit de la franchise avec laquelle il blâme volontiers les excès du nouveau prince, en particulier son caractère impétueux. La haute considération et le prestige incomparable dont il jouit alors à la cour de Bourgogne ressortent pleinement de l'»Advertissement« qu'il adresse au duc Charles à l'heure de son avènement, ne craignant pas de le mettre en garde contre les périls de la tyrannie et de l'ambition¹⁹. Se pourrait-il dès lors que ce »Caton bourguignon«²⁰ se soit

¹⁷ URWIN, Georges Chastelain (voir n. 15), p. 82.

¹⁸ Claude THIRY, Un panégyrique pessimiste: la »Paix de Péronne« de George Chastelain, dans: *Marche romane* 26/3-4 (1976), p. 31-53 (p. 46 et 48 pour les citations). Voir de même Danielle RÉGNIER-BOHLER (dir.), *Splendeurs de la cour de Bourgogne. Récits et chroniques*, Paris 1995, p. 746-747 (Claude THIRY); Estelle DOUDET, *Poétique de George Chastelain (1415-1475). Un cristal mucié en un coffre*, Paris 2005 (Bibliothèque du XV^e siècle, 67), p. 685-686, pour qui la »Paix de Péronne«, moralité répétitive, artificielle et opaque, serait un échec littéraire, mais un échec »voulu«.

¹⁹ Georges Chastelain, *Advertissement au duc Charles*, dans: ID., *Œuvres* (voir n. 14), vol. 7, p. 285-333. Sur la carrière du »grand George«, voir surtout Graeme SMALL, *George Chastelain and the Shaping of Valois Burgundy. Political and Historical Culture at Court in the Fifteenth Century*, Woodbridge 1997 (Royal Historical Society. *Studies in History. New Series*).

²⁰ Luc HOMMEL, *Chastelain (1415-1474)*, Bruxelles 1945 (Notre passé, 3^e série, 2), p. 62.

livré sans vergogne à un éloge hypocrite dans l'unique but d'obtempérer aux ordres de son prince?

Mais surtout, le pessimisme prêté ici au moraliste n'est guère compatible, à notre sens, avec son engagement au service du »bien de paix«. Sa vie entière, le »grand George« ne cessa en effet de plaider avec ferveur pour la sauvegarde de l'amitié franco-bourguignonne. Comment douter, dans cette optique, qu'il n'ait pris plaisir à se faire le chantre de cet accord inespéré, qui, à l'instant où la guerre paraissait inévitable, semblait venir, *in extremis*, récompenser ses efforts? Point n'est question, assurément, de croire Chastelain assez naïf pour se dissimuler la tâche à accomplir afin de voir ce traité se transformer en paix durable. L'œuvre du chroniqueur témoigne amplement de sa longue expérience des revirements politiques, qui engendrèrent chez lui bien des désillusions²¹. Aussi fut-il à même d'apprécier, mieux que tout autre, le climat de tension qui présida à ces délicates négociations. Mais c'est précisément cette remarquable lucidité, conjuguée à sa profonde aspiration à la paix, qui l'engagea, selon nous, à prendre la plume pour donner au duc et à son entourage les moyens de surmonter ces difficultés et les aider à sauvegarder ce pacte providentiel.

Il convient toutefois, pour étayer cette relecture, d'examiner par le détail les principaux passages qui purent inciter les commentateurs à mettre en exergue le scepticisme de l'écrivain. Certes, il est tentant d'interpréter dans ce sens la stupéfaction et l'incrédulité affichées par l'*acteur* dès le prologue du »Livre de Paix«. Quoiqu'il ait été, à ce qu'il déclare, transporté d'allégresse lorsque lui parvint la nouvelle de cet accord, son étonnement fut tel qu'il craignit tout aussitôt que ce fût là quelque faux bruit colporté par la rumeur:

dont avec ce que la joye m'en estoit grande, plus encore l'amiracion m'en estoit grande <de> la soudaineté de la chose ainsy venue, en contraire de mon espoir pour l'indisposition que je veoie entre les parties pour d'une sy grande matere faire legier poix. Sy variay longuement entre croire et non croire, tant reputay je la chose difficile, et a dur y mis arrest.

Bien plus, s'il se laisse enfin convaincre par les confirmations qui lui parviennent de toutes parts, il n'en avoue pas moins son incapacité à s'expliquer cette soudaine réconciliation:

je me tournay a la creance commune avoeucques les aultres, reservant toutesfois en moy toudis l'ammiracion du cas comment d'ung sy grant rapprochement de grant mal on se pooit tourner sy a soudain en apparence de tout bien. Sy n'en pooye ne hors ne

²¹ Voir Jean-Claude DELCLOS, *Le témoignage de Georges Chastelain, historiographe de Philippe le Bon et de Charles le Téméraire*, Genève 1980 (Publications romanes et françaises, 155), *passim*.

ens ne follement croire, ne sagement le comprendre, ne moy mesmes contenter par mes argumens entre le difficile et le possible²².

Or cette entrée en matière, si abrupte qu'elle puisse paraître, restituée à merveille le contexte politico-militaire dans lequel fut publié cet improbable traité. Depuis l'été de cette année 1468, les armées française et bourguignonne se font face de part et d'autre de l'Oise et de la Somme: le duc Charles a rassemblé pour la circonstance une armée forte de 20 000 hommes et une artillerie de quelque 2800 chariots, sans compter le contingent attendu des Deux Bourgognes²³. L'on conviendra qu'eu égard à l'imminence du péril, la surprise suscitée par cette paix inopinée n'a rien que de parfaitement naturel.

Mais surtout, l'»amirration« confessée par »l'umble George« est d'autant plus indispensable au prologue de la pièce qu'elle en constitue le principal ressort narratif. Tandis que l'*acteur* demeure ainsi interloqué, une »main de femme, douce et molle«, vient le frapper au front de telle sorte qu'en l'espace d'un instant, ses facultés intellectuelles s'en trouvent décuplées et qu'il se sent soudain »tout nouvel homme renouvelé d'esperit et d'entendement«²⁴. Ainsi est-il à même de concevoir en songe le pavillon allégorique dont les diverses composantes symbolisent les fondements d'une paix durable, »fiction misticque« que l'auteur s'appliquera à décrypter dans la section »declarative« de l'ouvrage. L'identité de cette dame, restée d'abord mystérieuse, se révèle à lui à l'instant où la vision s'évanouit: »je dis et trouvay francement que c'estoit *Amirration* qui m'estoit venue ferir au front lors que je m'esmerveillloye de la paix si divinement trouvee entre ces deux princes de grant appareil a mal«²⁵. Bien loin de s'enfermer dans une vaine suspicion, Chastelain décrit donc les doutes qui l'assaillent comme le moteur essentiel de la démarche spéculative qui lui permet de s'acquitter de son devoir d'orateur.

À diverses reprises, il revient, dans les deux textes, sur la gravité de la crise politique qui précéda directement la conclusion de la paix. Il n'y a pas lieu, toutefois, de voir dans ces fréquents rappels quelque allusion à la précarité de

²² George Chastelain, *Le Livre de Paix*, éd. VAN HEMELRYCK (voir n. 16), p. 72. Nous modifions ici la ponctuation proposée par l'éditrice, qui, à la différence du baron Kervyn de Lettenhove (Georges Chastelain, *Le Livre de Paix*, dans: Georges Chastelain, *Œuvres*, éd. Joseph KERVYN DE LETTENHOVE [voir n. 14], p. 343–344), interprète comme une interrogation directe la proposition introduite par »comment«. Nous y voyons pour notre part une interrogation indirecte, où l'adverbe »comment« fait office de conjonction de subordination. Sur cette tournure syntaxique, voir Christiane MARCHELLO-NIZIA, *La langue française aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris ²1997, p. 215–216; Robert MARTIN, Marc WILMET, *Syntaxe du moyen français*, Bordeaux 1980, p. 37.

²³ Voir en dernier lieu Henri DUBOIS, *Charles le Téméraire*, Paris 2004, p. 199.

²⁴ George Chastelain, *Le Livre de Paix*, éd. VAN HEMELRYCK (voir n. 16), p. 72.

²⁵ *Ibid.*, p. 124.

cet accord subit. Le contraste éloquent établi de la sorte entre ce climat orageux et la concorde retrouvée vise à mettre en relief, par la technique du repoussoir, la portée exceptionnelle de ce pacte diplomatique et le soulagement qu'il doit susciter²⁶:

Pour tant quant j'ay veu et considéré maintenant que ce duc Charles de Bourgongne arriere estoit en apparence de resmouvoir nouvelle guerre en ce royaume [...] et que le roy a tout sa fiere puissance s'estoit mis devant son front a une journee près, [...] la ou tout ce royaume droit cy pendoit en branle entre leurs deux mains, quant j'ay veu par divin envoy et que par les labeurs de Monseigneur le connestable et aultres preudhommes l'accord s'y est trouvé, la conjonction faite de leurs personnes et de quoy paix est ensievy et grant semblant d'amour, j'en ay eu grant joye et du lieu et des personnes dont j'ay veu l'appareil plus apparant et de plus grande importance en mal²⁷.

Par ailleurs, le contexte politique de ce traité, à mi-chemin «entre le difficile et le possible»²⁸, permet au dramaturge de «La Paix de Péronne» de fonder l'essentiel de son panégyrique sur le caractère miraculeux de l'événement. La signification profonde du pacte franco-bourguignon est exposée, au terme de la pièce, dans le dialogue ménagé entre *Sens* et *Avis*. Les relations qu'entretiennent ces deux figures allégoriques reproduisent selon nous sur le mode mineur le débat où s'affrontent, dans «Le Livre de Paix», *Sens superficiel* et *Entendement penetrant*²⁹: en vertu de son ascendant intellectuel, *Avis* engage son compagnon à aller au-delà des apparences et ne tarde pas, du reste, à emporter son adhésion. L'on retrouve ici, par un subtil jeu d'écho, l'«ammiration» confessée par l'*acteur* du «Livre de Paix», clairement associée, dans le discours de *Sens*, à l'incapacité où se trouve ce personnage de comprendre comment cette alliance a vu le jour:

J'en vole en ammiration:
Ce me semble une vision
D'abusion,

²⁶ C'est, croyons-nous, dans cette optique qu'il convient d'interpréter les détails vestimentaires relevés par Tania VAN HEMELRYCK dans les portraits de Louis et Charles: les taches de rouille figurant sur leurs manteaux respectifs ne constituent guère à notre sens une «critique [...] sous-jacente», mais une allusion transparente aux sentiments belliqueux qui animaient les deux princes avant que la paix ne vienne y mettre fin (voir *ibid.*, p. 42–43 [pour la citation], 79–80).

²⁷ *Ibid.*, p. 148–149. Nous substituons la virgule au point-virgule après «leurs deux mains» afin de préserver l'unité de cette période.

²⁸ Voir *supra*, n. 22.

²⁹ La première des répliques prononcées par *Avis* souligne au demeurant le «bon entendement» dont *Sens* devra user pour rendre compte de cet accord: «Sens, escripvez distinctement / A poix et advisément, / Subtilement; / Car les choses présentement / Requière bon entendement / Pour bien les fermer et couchier» (Georges Chastellain, *La Paix de Péronne*, dans: Georges Chastellain, *Œuvres* [voir n. 14], p. 447).

Et n'en puis par conception
Comprendre la condition,
Car tous mes sens y sont trop minces³⁰.

Il va de soi, néanmoins, qu'un tel aveu d'impuissance n'est destiné qu'à permettre à son interlocuteur de dégager la cause ultime de cet accord inouï, qui ne peut s'expliquer que par une intervention divine:

Il appert donc, et est tout cler,
Que Dieu a cy voulu ouvrir
Et labourer.
Sy s'en doit à Dieu référer,
Sur tout humain considérer
La clère souveraine gloire³¹.

La »rapidité presque invraisemblable« de cette »soudaine conjuction«³² ne saurait dès lors en aucun cas être interprétée comme une manifestation du scepticisme de l'écrivain: tout au contraire, elle est à ses yeux la preuve incontestable du rôle joué par le Très-Haut dans cette »sainte union«³³.

Bien davantage, la première partie du spectacle est dominée par l'hymne d'action de grâces entonné conjointement par *Cœur* et par *Bouche*. Ainsi que l'atteste l'une des rares didascalies³⁴, ce long développement lyrique, où le poète fait montre de sa virtuosité³⁵, donna lieu à un duo chanté, dont la mélodie était sans doute en accord avec la tonalité religieuse du poème. Après avoir énuméré, cinq strophes durant, les glorieux héros de la tradition, l'auteur proclame sans ambages qu'aucun de leurs exploits ne saurait être comparé à la faveur suprême dont la France est gratifiée par »divine donison« et par »esbluison / de merveilleuse grâce«³⁶. Associée tantôt à la résurrection, tantôt au salut et à la rédemption du genre humain³⁷, la paix de Péronne est présentée, d'un bout à l'autre de cette tirade, comme une manifestation de la volonté du Tout-Puissant, qui a pris en pitié son »povre peuple« et lui a épar-

³⁰ Ibid., p. 448.

³¹ Ibid. Nous supprimons la virgule placée par l'éditeur entre le verbe »considérer« et son complément direct.

³² THIRY, Un panégyrique pessimiste (voir n. 18), p. 38, pour qui la première des strophes citées ci-devant doit être comprise »littéralement«.

³³ Georges Chastellain, La Paix de Péronne (voir n. 29), p. 448.

³⁴ Ibid., p. 424: »Les deux personnages dessusdits dient en chantant ce qui s'ensieut«.

³⁵ Ces vingt douzains sont rythmés par l'alternance d'octosyllabes et d'hexasyllabes, où se répète le même schéma de rimes masculines et féminines.

³⁶ Ibid., p. 426.

³⁷ Ibid., p. 426: »Ont tramis à France les rais / De salut non apprise. / [...] / Ils ont France ressuscité«; p. 429: »Elle aura sa rédemption / De passée bruyne«.

gné les tourments d'un nouveau conflit armé³⁸. Aussi le chant débouche-t-il tout naturellement sur la bénédiction des deux nobles princes qui ont contribué à cette «sainte advenue»³⁹.

Pareille sacralisation du processus diplomatique n'a d'ailleurs rien que de très traditionnel. Dans la mesure où toute paix est alors perçue comme l'émanation de la volonté du *Deus pacis*, il n'est pas rare que les commentateurs confèrent un caractère proprement miraculeux au règlement pacifique d'une situation des plus tendues: «le miracle apparaît [...] comme une sorte de fluide politique qui permet le passage de l'hostilité à la concorde, qui transforme la situation ou, du moins, facilite le basculement du conflit à la paix»⁴⁰. La représentation de cette moralité nous semble dès lors étroitement apparentée aux rituels liturgiques de la concorde retrouvée, que l'on songe aux *Te Deum* ou aux processions solennelles où les fidèles rendaient grâce au Dieu pacificateur⁴¹.

Enfin, Chastelain propose, dans chacune de ses deux œuvres, une interprétation résolument morale de ce soudain rapprochement entre France et Bourgogne. La section «declarative» de son «Livre de Paix» débute par un vibrant éloge d'*Humiliation de courage*, le premier pan du pavillon où est logée cette «sainte paix»: cette vertu lui apparaît à ce point essentielle «que quasy il est impossible que sans son moyen et en sa nature ceste Paix se fust jamais trouuee dessoubz ne la conjunction de ces deux princes»⁴². Quant aux deux cordes qui soutiennent ce côté de l'édifice, nommées *Cremeur de Dieu* et *Congnoissance de soy mesmes*, elles renvoient conjointement aux deux démarches complémentaires qui peuvent seules engager l'homme sur la voie de l'humilité⁴³.

³⁸ Ibid., p. 429–430: «Le ciel, me semble, s'est ouvert, / Et Dieu vers nous s'est decouvert / Son povre peuple en terre, / Et lequel entre secq et vert / A porté maint annuy couvert / De peur de ravoïr guerre. / Or ne l'a Dieu piteux souffert [...]».

³⁹ Ibid., p. 431–432.

⁴⁰ Nicolas OFFENSTADT, *Faire la paix au Moyen Âge. Discours et gestes de paix pendant la guerre de Cent Ans*, Paris 2007, p. 41–42. Voir de même ibid., p. 31–48 («La cité chrétienne de la paix»).

⁴¹ Ibid., p. 165–184 («La liturgie de la paix»). Chastelain assimile d'ailleurs la «Paix de vray effect» à la paix chrétienne célébrée par la liturgie: «De ceste Paix chante l'Eglise de Dieu et prie disant: »Da pacem domine in diebus nostris;« et aultre part encore: »Fiat pax in virtute tua«« (George Chastelain, *Le Livre de Paix*, éd. VAN HEMELRYCK [voir n. 16], p. 120).

⁴² Ibid., p. 127–132 (p. 128 pour la citation). Nous corrigeons «impossible qu'a» en «impossible que» en nous fondant sur la leçon du manuscrit de Tournai (détruit en 1940) transmise par l'édition du baron KERVYN DE LETTENHOVE. Georges Chastelain, *Le Livre de Paix* (voir n. 22), p. 398.

⁴³ George Chastelain, *Le Livre de Paix*, éd. VAN HEMELRYCK (voir n. 16), p. 141–143.

De même, l'événement incomparable célébré par *Cœur* et par *Bouche* en tête de la moralité de »La Paix de Péronne« n'est autre que le triomphe de la vertu sur le vice. Aucun exploit ne saurait en effet surpasser la victoire que chacun de ces deux princes a remportée sur lui-même en consentant à s'humilier devant son adversaire: l'image du pélican se perçant la poitrine pour nourrir ses petits traduit le sacrifice auquel ils surent se résoudre dans l'intérêt de leurs États respectifs⁴⁴. Si la pièce qui nous occupe appartient assurément à la catégorie des moralités politiques, elle n'en relève pas moins, en vertu de son didactisme, du théâtre d'édification, dont la fonction majeure est de porter à la scène le triomphe des forces du Bien sur les puissances du Mal⁴⁵.

Ainsi s'explique la place réservée dans les deux textes à l'outrecuidance qui entachait naguère la conduite de »ces deux grans fiers ceurs [...] tous deux enfléz d'orgueil«⁴⁶: si singulière qu'elle puisse paraître de prime abord, cette insistance ne constitue point, comme le voudrait Claude Thiry, une critique voilée du caractère des deux princes ou une quelconque mise en doute de leur sincérité⁴⁷. S'acquittant méthodiquement de sa tâche de moraliste, Chastelain entend démontrer par là combien ce péché était incompatible avec l'élaboration d'une paix ferme et durable. La seconde phase de son argumentation porte dès lors, en contrepartie, sur l'apologie de la vertu d'humilité: nul doute que la guerre n'ait été évitée grâce au revirement des deux protagonistes, »lesquelz se sont humiliéz et ployéz pour l'onneur de Dieu en contraire du deable, pere d'orgueil, comme guerre et orgueil sont de la part de l'ennemy, tout ainsy que la paix d'affinité divine«⁴⁸.

Le message contenu dans »Le Livre de Paix« dépasse toutefois le cadre du simple exposé doctrinal, mais relève d'une démarche propagandiste, où la morale est investie d'une fonction politique et permet de rappeler le prince à ses devoirs de gouvernant. Si l'écrivain concède volontiers que la vertu l'a provisoirement emporté sur le vice, il proclame haut et fort, d'un bout à

⁴⁴ Georges Chastelain, *La Paix de Péronne* (voir n. 29), p. 427–430.

⁴⁵ Sur ce genre mixte, irréductible à tout classement, voir notamment: *Théâtre et propagande aux débuts de la Réforme*. Six pièces polémiques du recueil *La Vallière*, éd. Jonathan BECK, Genève 1986 (Centre d'études franco-italien. Universités de Turin et de Savoie. Textes et études. Domaine français, 11), p. 17–36; Charles MAZOUER, *Le théâtre français du Moyen Âge*, Paris 1998, p. 242–264.

⁴⁶ George Chastelain, *Le Livre de Paix*, éd. VAN HEMELRYCK (voir n. 16), p. 129.

⁴⁷ THIRY, *Un panégyrique pessimiste* (voir n. 18), p. 40, 47.

⁴⁸ George Chastelain, *Le Livre de Paix*, éd. VAN HEMELRYCK (voir n. 16), p. 129. Le moraliste de »La Paix de Péronne« fait tenir en six vers cette argumentation: »Dieu a ouvré en ambedeux, / Et sur propre orgueil vicieux / Chacun a pris victoire. / Humilité s'est mise en eux, / Et ont pris chemin vertueux / De salut et de gloire« (Georges Chastelain, *La Paix de Péronne* [voir n. 29], p. 427).

l'autre de son œuvre, que le combat contre le Mal est loin d'être achevé et requiert désormais de chacun des deux dynastes une vigilance de tous les instants. Tel est bien le sens de l'apostrophe solennelle adressée par *dame Paix* au roi Louis et au duc Charles. Le Tout-Puissant les laisse libres, à l'instar de tout chrétien, de s'engager sur la «destre» ou la «senestre» voie et d'œuvrer ou non à leur salut éternel:

Ne reste fors le continuer entre vous et de tenir a ferme ce que vous avez juré et que, par retourner arriere envers vos questions passees et par mauvais ennort, ne vous fachiez donner blame et notes de princes vicieux [...]. Sicques a tel amour que vous avez a Paix moustrez vous, a tel cremeur et reverence que vous avez Dieu maintenez vous, et a tel cure et non cure que vous avez de honneur ou de bon los ou de malediction donnez à Paix voye et cours; Dieu en met le fardeau sur vous et le vous lesse. Vostre sempiternité n'est point droit cy, mais elle est bien ailleurs, la ou de tout vous faudra respondre et la ou une fois venrez constrains. Dieu vous y doints bien faire. Amen⁴⁹.

Ainsi apprécie-t-on à leur juste portée les sages remontrances d'*Entendement penetrant*, pour qui la destinée de cet accord de paix présente encore, à ce stade, «autant de trouble que de cler»⁵⁰: là encore, ce n'est nullement faire montre de scepticisme que de mettre en garde les deux dynastes contre les embûches qui peuvent se dresser sous leurs pas afin de les engager à les éviter⁵¹. En dépit des avertissements qui émaillent son discours, l'auteur du «Livre de Paix» ne laisse du reste aucun doute quant aux effets bénéfiques de cet accord solennel, qui provoqua chez lui un tel soulagement qu'il fut, déclare-t-il, la «sanacion de [sa] peur»⁵². Il est en outre révélateur que ce pacte providentiel soit exalté d'une même voix par *Cœur* et par *Bouche* dans la scène inaugurale de «La Paix de Péronne».

Paix ne vault dite de la bouche
Se au cœur ne sert point et touche⁵³:

⁴⁹ George Chastelain, *Le Livre de Paix*, éd. VAN HEMELRYCK (voir n. 16), p. 123–124.

⁵⁰ Ibid., p. 86–87, 90 et 98 (pour la citation).

⁵¹ Le mât où sont fixées les huit cordes qui soutiennent l'ensemble du pavillon est pareillement dénommé *Confidence a terme* ou *Confiance a l'aventure* (ibid., p. 140–141). C'est dans cette optique qu'il convient d'interpréter le dialogue de Charles et Louis qui constitue la deuxième scène de «La Paix de Péronne» (Georges Chastelain, *La Paix de Péronne* [voir n. 29], p. 432–446).

⁵² George Chastelain, *Le Livre de Paix*, éd. VAN HEMELRYCK (voir n. 16), p. 149. Voir de même l'insistance mise par *dame Paix* à souligner la solidité de cet accord: «Et maintenant vous avez ceste sainte Paix entre vous et en vostre milieu et par mon moyen sont widiéz tous dangiers et perilz, passéz toutes rancunes et questions mises jus, grandes promesses faittes et diverses requestes et rogations proposees, et dont vous estes a ung» (ibid., p. 123).

⁵³ Michault Taillevent, *La Moralité d'Arras* (voir n. 7), p. 104, v. 544–545.

ces deux vers de Michault Taillevent témoignent à merveille de la confiance vouée par les contemporains en ce qu'ils désignent comme »la paix du cœur«⁵⁴.

Nul doute que la lecture des deux opuscules qui nous occupent n'ait été infléchie par le triste sort de ce traité, dénoncé dès novembre 1470 par l'assemblée de soixante-et-un notables réunie à Tours sur l'ordre de Louis XI⁵⁵. L'on comprend, par ailleurs, que les commentateurs aient été tentés de rapprocher le témoignage de Chastelain de la célèbre relation de l'entrevue de Péronne livrée dans ses »Mémoires« par Philippe de Commines⁵⁶: récit dramatisé de manière outrancière, qui ne manqua pas de séduire le romancier de »Quentin Durward«⁵⁷, mais aussi certains des biographes de »l'universelle araigne«⁵⁸.

Bien davantage, la réflexion politique de George Chastelain se signale, on le sait, par son extrême densité. Ainsi qu'en témoigne sa »syntaxe [...] tourmentée«⁵⁹, il se préoccupe constamment d'aller »au-delà des apparences«⁶⁰ et de sonder le réel dans son infinie complexité. Tout autant que sa chronique, les deux textes qui nous occupent se dérobent dès lors à toute lecture fragmentaire et discontinue, qui chercherait à cerner la pensée de l'écrivain en se fondant sur les prétendues »fausses notes«⁶¹ dont il aurait sciemment émaillé ses propos. À le considérer dans sa globalité, l'on est frappé tout au contraire

⁵⁴ OFFENSTADT, *Faire la paix au Moyen Âge* (voir n. 40), p. 103–106. Diverses formules renvoient pareillement, sous la plume du poète, à la sincérité de cette réconciliation: »Et sont joins en cœur amoureux« (Georges Chastelain, *La Paix de Péronne* [voir n. 29], p. 427); »de leur amour vraie« (ibid., p. 428); »Leur cœur s'est tout délibéré [...] De vivre en aliance, / Et ont ferment à Dieu juré / De veillier en cœur assuré / Au commun bien de France« (ibid., p. 428–429); »Et a mis d'accord, il y pert, / Deux cœurs, dont li un l'autre sert / Par amoureux enserre« (ibid., p. 430).

⁵⁵ Voir Pierre-Roger GAUSSIN, *Louis XI, un roi entre deux mondes*, Paris 1976, p. 170.

⁵⁶ Philippe de Commines, *Mémoires*, éd. Joël BLANCHARD, Genève 2007 (Textes littéraires français, 585), vol. 1, p. 117–135.

⁵⁷ Walter SCOTT, *Quentin Durward*, éd. Susan MANNING, Oxford 1992.

⁵⁸ Nous songeons en particulier à Paul Murray KENDALL, *Louis XI »l'universelle araigne«*, traduit de l'anglais par Éric DIACON, Paris 1974, p. 304–317. Pour deux analyses pénétrantes de la question, voir Jean DUFOURNET, *La destruction des mythes dans les mémoires de Philippe de Commines*, Genève 1966 (Publications romanes et françaises, 89), p. 182–193; Jean-Marie CAUCHIES, *Louis XI et Charles le Hardi. De Péronne à Nancy (1468–1477): le conflit*, Bruxelles 1996 (Bibliothèque du Moyen Âge, 8), p. 23–30.

⁵⁹ Hélène WOLFF, *Prose historique et rhétorique. Les »Chroniques« de Chastelain et Molinet*, dans: Sergio CIGADA, Anna SLERCA (dir.), *Rhétorique et mise en prose au XV^e siècle*, Milan 1991 (Contributi del Centro studi sulla letteratura medio-francese e medio-inglese, 8; Scienze filologiche e letteratura, 45), p. 87–104, ici p. 91.

⁶⁰ DELCLOS, *Le témoignage de Georges Chastelain* (voir n. 21), p. 24–33.

⁶¹ THIRY, *Un panégyrique pessimiste* (voir n. 18), p. 46.

de la cohérence de ce discours, résolument mis au service d'une morale active propre à anticiper sur ce qui pourrait faire obstacle à la préservation de cet accord providentiel.

Vantés le plus souvent pour leur singularité, ces deux opuscules témoignent bien plutôt de l'unité d'inspiration de l'œuvre du »grand George«, qui, constamment, se pose en apôtre de la paix chrétienne. L'édifice allégorique du »Livre de Paix«, échafaudé par l'orateur au soir de sa carrière, s'offre de la sorte comme la synthèse la plus achevée de la doctrine pacificatrice cultivée, un siècle durant, en pays bourguignon, où les vertus princières prônées par le moraliste vont de pair avec l'idéal de concorde qu'il entend promouvoir.